Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

74 | 2017

Claudine Normand, une vie dans le langage

Vouloir dire

Jean-Jacques Franckel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1705>

DOI : 10.4000/linx.1705

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 31 juillet 2017

Pagination : 39-66

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Jean-Jacques Franckel, « Vouloir dire », *Linx* [En ligne], 74 | 2017, mis en ligne le 15 mars 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1705> ; DOI : 10.4000/linx.1705

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Vouloir dire

Jean-Jacques Franckel

- 1 Claudine aimait les mots et le tournoiement de leurs multiples valeurs dont elle savait à merveille faire éclore poésie, fantaisie et mystère. Ils devenaient sous son regard des objets d'art dont elle traçait d'élégantes et fascinantes esquisses toujours savantes, conciliant profondeur et délicatesse. Son immense culture pétrissait en toute discrétion ses approches, ses analyses, ses pensées, sa façon d'être.
- 2 Pour lui rendre hommage ici, j'ai choisi l'étude de deux mots, *vouloir* et *dire*, dans l'alliance puissante et singulière qui les combine dans *vouloir dire*. Il se trouve en effet que cette expression touche à plusieurs des intérêts essentiels de Claudine Normand : pour le sens et l'activité de langage qui le produit et le décrypte, pour le méta- et l'épilinguistique, pour l'effort à se faire comprendre, à dire autrement et mieux, pour le multiple des interprétations, des formulations et des reformulations, pour l'herméneutique, les reprises de l'expression qui se cherche, la psychanalyse, la perception de la force des signes visibles et invisibles.
- 3 L'approche de *vouloir dire* qui suit¹ se fonde sur une tentative de caractérisation de l'un et l'autre verbe et sur l'hypothèse de degrés variables de compositionnalité entre ces deux verbes². La démarche adoptée est susceptible de raviver en filigrane certaines des nombreuses discussions que j'ai eu la chance d'avoir avec elle au cours de nos multiples collaborations et rencontres amicales. Discussions souvent vives et majeures, de celles qui remettent en cause, ne laissent pas en repos, font cheminer et approfondir, et toujours se déploient dans le respect et l'affection.

1. Dire

1.1. Caractérisation générale

- 4 Notre approche du verbe *dire* se fonde sur l'observation de la façon dont le sens s'élabore à partir de la diversité de ses emplois dans toute leur diversité et leur complexité, et non sur quelque schéma de communication établi *a priori* et hors la langue par lequel *dire* serait de quelque façon associé à la transmission de paroles d'un locuteur à un autre

locuteur, conception au demeurant difficilement compatible avec des emplois tels que *Ça te dit de venir faire un tour avec moi ? Ce nom me dit quelque chose ; Quelque chose me dit qu'il va venir ce soir ; Il est, disons, un peu décalé ; Non mais dis donc, ça va pas la tête ?!* Notons que ces emplois n'ont pas d'équivalent immédiat dans de nombreuses langues, leur traduction passant par de tout autres verbes. Soulignons également que ces emplois du verbe *dire* ne sont en rien marginaux ou secondaires, ni du point de vue de leur fréquence d'emploi, ni du point de vue de la dynamique du fonctionnement qu'ils font apparaître. Le fait qu'une séquence très courante comme *ça ne me dit rien* puisse signifier d'un côté *ça ne m'évoque rien*, de l'autre *ça ne me tente pas* laisse entrevoir la complexité du fonctionnement de ce verbe³. Nous en proposons la caractérisation suivante :

Dire met en scène la production d'une forme verbale qui rend visible pour un sujet S une représentation non visible en elle-même.

- 5 Cette caractérisation fait apparaître deux traits essentiels (le deuxième étant spécifique à ce verbe) : a) *dire* est une forme verbale qui marque la production de formes verbales ; b) ce qui est rendu visible est pris dans un rapport à l'invisible : le visible est partie d'un invisible dont il émerge de façon multiple et diverse, en conférant un statut à cet invisible. Ce qui est rendu visible est relatif à ce qui n'est pas visible pour un sujet, ou à un visible qui échappe et demeure de l'ordre de l'invisible.
- 6 Nous explicitons et analysons les termes employés dans cette caractérisation à la fois minimaliste et source d'un raisonnement propre à dégager une organisation dans la diversité des valeurs de ce verbe, à commencer par les termes de *forme* et de *visible*.

1.1.1. Notion de *forme*

- 7 La caractérisation proposée repose centralement sur la notion de *forme*. En simplifiant l'analyse de Franckel et Lebaud (2006), nous définirons le mot *forme* comme ce qui confère, dans des rapports d'adéquation variables, une visibilité à une représentation de quelque chose qui se présente à un moment donné (dans l'actualisation de cette représentation). Cela signifie en particulier que la forme n'est pas une propriété de ce dont elle est la forme.
- 8 Présentation de quelque chose et visibilité conférée à une représentation de ce quelque chose peuvent relever d'une même actualisation. Il s'agit alors de *l'advenue* d'une forme, comme : a) dans le cas d'une représentation réduite à l'actualisation de ce qui la rend visible : *je vois une forme bizarre se détacher sur le mur* ; b) dans le « jeu du gendarme » où, à partir de la représentation qu'on s'en fait, il s'agit de découvrir dans une image le gendarme qui à un moment donné se présente (se dévoile) à travers un certain contour des frondaisons dessinées ; c) dans le cas d'une représentation réduite à la visibilité que l'actualisation de sa forme lui confère : *une visite de pure forme*. Une forme peut encore conférer une visibilité à une représentation de quelque chose qui se présente dans l'adéquation de cette représentation à une représentation de référence de ce quelque chose. Elle peut conférer notamment d) une visibilité à la représentation de l'état de quelqu'un tel qu'il se présente dans son adéquation à une représentation de référence de cet état : *Il est (très) en forme* ; e) une visibilité à la représentation de quelque chose qui se présente relativement à la visibilité d'une représentation prise comme référence : *un visage en forme de poire* ; f) une visibilité de référence qui *se substitue* à la visibilité de quelque chose qui se présente : *X sous forme de Y* ; g) une visibilité de référence conférée à une représentation : *un article mis en forme*.

- 9 La complexité de *dire* vient de ce que la forme dont il s'agit est une forme *verbale*. Cela signifie que la représentation en jeu (que nous noterons **R**) est cela même que cette forme rend visible, et n'a aucun statut indépendamment de cette forme (que nous noterons **f**) : **f** n'est pas une « mise en mots » de **R**. La représentation **R** (ce dont **f** est la forme) est *invisible en soi*, *dire* ne la rend visible qu'à travers la forme que lui confère **f**. Dans la suite, nous notons <**f-R**> la représentation **R** telle que la forme **f** la donne à voir.
- 10 La notion de mise en scène est reprise de Paillard (2009) : « la notion de scène énonciative en tant que représentation de ce que nous appelons un dire est un dispositif qui tente de dépasser l'extériorité première entre le locuteur - individu et son énoncé, entre l'énoncé et l'état de choses qu'il entend exprimer, entre le locuteur et l'interlocuteur. C'est la matérialité de l'énoncé en tant qu'agencement de formes qui permet de reconstituer et les positions subjectives en jeu, et le statut de l'énoncé en tant que donnant une certaine forme (par définition partielle et partielle) à un état de choses du monde. La scène énonciative est un espace dynamique où les positions peuvent se rejouer dans un travail d'explicitation / reformulation du vouloir + dire ». La mise en scène opérée par *dire* peut en particulier correspondre dans certains emplois à des formes de « théâtralisation » : *je vais le dire à maman que tu m'as frappé ; il n'est pas toujours très facile, il faut bien le dire, je vous le dis tout net*, etc.

1.1.2. Notion de visible

- 11 Visible est pris comme un méta-terme⁴, que l'on peut mettre en regard de la valeur que prend voir dans voyez, vous voyez ponctuant un discours ou encore je vois ce que tu veux dire : je vois quelque chose de l'invisible d'où émerge le visible que la forme que tu produis rend visible. Ce méta-terme peut être précisé par un déploiement en deux types de valeurs relevant de pondérations différentes :
- 12 - pondération sur la représentation : rendre visible signifie alors rendre **R** appropriable et partageable. On entend par là qu'il devient possible de déterminer à travers la forme **f** en quoi « consiste » **R**, ce qu'il est possible ou loisible d'en faire ;
- 13 - pondération sur le fait même de rendre visible : rendre visible signifie rendre public et manifeste.

1.1.3. Articulation visible / non visible

- 14 Le propre de *dire* est d'introduire une articulation visible / invisible, ou non visible pour **S**. *Dire* met en jeu le visible dans ou relativement à l'invisible, l'invisible dans ou relativement au visible. C'est en raison de la mise en jeu de cette articulation visible / invisible qu'une assertion introduite par *dire* n'est jamais équivalente à l'assertion simple correspondante. Comparer par exemple : *voici ce qui s'est passé / je vais te dire ce qui s'est passé* (dévoilement) ou encore *Il pleut / je dis qu'il pleut* (je parie).

1.1.4. Le sujet **S**

- 15 Le sujet **S** correspond au complément attributif de *dire*, dont nous verrons les enjeux de la présence ou de l'absence en fonction des types d'emplois. Par ailleurs, le sujet syntaxique du verbe (**C_o**) peut correspondre ou non à un sujet énonciateur (**S_o**), comme illustré avec les exemples pris *supra* en introduction. Par ailleurs, **S** peut s'inscrire dans des rapports et des régimes d'altérité variables à **C_o** d'une part et **S_o** d'autre part.

1.2. Organisation de la variation

- 16 *Dire* établit trois types de rapports possibles entre visible et invisible, analysés ci-dessous. Au sein de chaque cas nous illustrons les deux pondérations évoquées, ainsi qu'un troisième cas de double pondération.

1.2.1. *Dire* marque le passage de non visible d'une forme verbale pour S au visible de cette forme pour S

- 17 *Invisible* correspond ici à *non visible* pour S. *Dire* marque la production pour S d'une forme *f* dont la représentation *R* lui est inhérente. La question de l'adéquation de la forme à la représentation dont elle est la forme ne se pose pas. Visible et non visible sont *exclusifs* l'un de l'autre.
- 18 Nous mettons en œuvre ci-dessous les trois cas de pondération.

1.2.1.1. Pondération sur la représentation inhérente à la forme rendue visible pour S.

- 19 *Dire* rend appropriable et partageable une représentation *R* sous la forme verbale préconstruite *f* qui lui inhérente. La mise en scène énonciative est neutre, s'efface devant la représentation telle que la forme se contente de la donner à voir.
- 20 Nous regroupons ici toutes les variantes, replis et strates que peuvent recouvrir les différents types de discours *citationnels* (directs ou indirects) introduits par *dire*. Dans ce cas, la forme *f* fait souvent l'objet d'une typographie ou d'une intonation spécifique (signalétique citationnelle, guillemets, italiques, etc.). Ex. *Il m'a dit : « je viens ». Je pars, dit-il ; ce texte dit en toutes lettres : «... », J'ai dit « pardonner », pas « oublier ».*

1.2.1.2. Pondération sur la production et la mise en scène de la forme verbale

- 21 La forme est ici encore celle d'un matériau verbal préconstruit dont la représentation lui est inhérente, mais dans ce cas, la représentation passe au second plan. Plutôt que rendre appropriable et partageable une représentation, le passage de non visible (potentiellement visible) à effectivement visible renvoie au fait de rendre *public et manifeste* un matériau verbal préconstruit. *Dire* met en scène la réalisation matérielle de formes verbales (paroles). Un rapprochement se fait jour avec des verbes comme *proclamer, déclamer, clamer, proférer, prononcer, articuler, citer, réciter, manifester quelque chose*. Ex. *Dire la messe ; dis merci ; C'est dit, tope là !*

1.2.1.3. Double pondération

- 22 *Dire* marque à la fois le fait qu'une forme est produite et que cette forme rend une représentation appropriable et partageable, en même temps que publique et manifeste.
- 23 Ce cas correspond à des valeurs de « théâtralisation » de la parole (associées à une exclamative) : *Je vais le dire à maman, que tu m'as frappé ! Mais puisque je te dis que je l'ai oublié ! Je me dis que j'ai bien fait de venir. Dire qu'il était là pas plus tard qu'hier ! Il était dit que je ne dormirais pas cette nuit-là. Moi je te dis qu'il va y arriver !*

1.2.2. La représentation R dont f est la forme est indissociable de l'actualisation de la production de cette forme

- 24 La représentation R se réduit ici encore à ce dont f est la forme, mais il s'agit cette fois de la forme *telle qu'elle s'actualise*, dans le présent de son énonciation : la production de la forme, ainsi que ce qu'elle rend visible, est *événementielle*. L'invisible tient à l'éphémère du visible. Ce cas est à mettre en regard de l'emploi de *forme* dans *je vois une forme se détacher sur le mur*. On ne sait pas de quoi elle est la forme, ce qu'elle donne à voir se réduisant à la seule manifestation de cette forme. Il n'y a pas de représentation préexistante à la production de la forme (dont elle serait un dévoilement) ni de représentation qui en résulterait. La forme exhibe une représentation qu'elle résorbe dans l'actualisation de sa production, bloquant du même coup l'appropriation de cette représentation par son caractère évanescent, fugitif. La représentation R n'est saisissable que dans l'insaisissable du présent de la production de la forme f qui la donne à voir.

1.2.2.1. Pondération sur l'évanescence d'une représentation rendue visible par une forme circonstancielle

Pierre ? Ah oui, ce nom me dit quelque chose.

- 25 C'est la représentation en tant qu'elle échappe qui est saillante. Quelque chose n'est rendu appropriable que dans la mesure où s'actualise une mise en contact entre le nom *Pierre* et *me* et échappe dès lors que cesse cette actualisation. D'où l'impossibilité de s'approprier ce qui est ainsi donné à voir. Aucun autre complément que l'indéfini *quelque chose* n'est possible. Ce quelque chose ne tient qu'à cette mise en contact et ne correspond à aucune représentation propre et pérenne. En même temps que l'énonciateur peut se l'approprier, la représentation R est volatile, n'a pas de « substance », est purement *événementielle* (se réduit à « quelque chose »), étant tributaire de l'actualisation d'un contact contingent avec *ce nom*. D'où la valeur d'« évocation »⁵.

1.2.2.2. Pondération sur la mise en scène de la production d'une forme dont la représentation se réduit à l'actualisation de cette production

- 26 La pondération porte sur le visible de la forme. Il s'agit de rendre public et manifeste le fait que la forme même de *dire* est produite dans son actualisation. Dans ce cas, le caractère visible de la forme se réduit tout comme la représentation dont elle est la forme au fait même qu'elle est rendue visible par son énonciation même, dans les limites de cette énonciation. La représentation se réduit à la simple profération de sa forme, avec une valeur exclamative (souvent précédé de *non mais* !).

Non mais dis ! (Tu me prends pour qui ? Ça va pas, la tête !?)

Oh, dis donc, tu sais pas qui j'ai vu hier ?!

Il a été reçu premier ! Eh bien dites-moi ! Eh bien dites donc !

Eh ben dites donc, il s'embête pas !

- 27 Ces exemples mettent en jeu la pseudo-injonction de dire (forme impérative), tout en court-circuitant le co-énonciateur, qui dans l'emploi standard de l'impératif occupe la position dans laquelle le procès peut (ou non) être validé. Il s'agit d'interpellation (forme exclamative) où l'énonciateur - interpellateur produit une forme à la place de l'interpellé. Cette interpellation s'inscrit dans un enchaînement inter-énoncés qui lui confère de ce

point de vue le statut de « mot du discours », raison pour laquelle il n'a plus de valence (absence d'arguments).

1.2.2.3. Double pondération

Ça te dit de venir faire un tour ?

- 28 *Venir faire un tour* à l'infinitif fait l'objet d'une reprise par *ça*⁶ qui constitue cette séquence comme une représentation partageable et appropriable qui n'a de statut que dans l'énonciation actualisée de sa forme interrogative.
- 29 Il y a une double pondération : une forme est rendue visible à *te* (S) dans le cadre de son énonciation actualisée en même temps qu'elle rend une représentation partageable et appropriable dans ce même cadre (*appropriable* signifiant : dont le sujet puisse ou veuille faire quelque chose).
- 30 On notera les deux interprétations de *ça ne me dit rien* : 1) « évocation » : s'oppose à *ça me dit quelque chose*, ci-dessus évoqué : *Ce nom ne me dit rien* (*Ça ne me dit pas* est impossible dans ce cas) ; 2) « envie » : *ça ne me dit rien* marque l'absence d'actualisation d'un dit (appropriation d'une représentation) pour moi. Ce cas est compatible avec la présence d'un gradient : *Ça ne me dit guère, ça ne me dit pas trop, pas plus que ça*.
- 31 Une variante de ce cas apparaît avec la forme du conditionnel :
Ça me dirait bien d'aller faire un tour.
- 32 Le conditionnel permet de scinder l'énonciateur en deux instances énonciatives : l'une qui énonce la séquence *aller faire un tour*, reprise à travers l'instance d'énonciation dépersonnalisée *ça* ; l'autre pour laquelle cette séquence constitue un dit introduisant une représentation appropriable.

1.2.3. La représentation R dont f est la forme correspond à un état de choses

- 33 Nous mettons en exergue à ce paragraphe la citation suivante empruntée à *Jean-Christophe* de Romain Rolland : *Il ne disait pas des mots, il disait - il voulait dire - des choses*.
- 34 Il s'agit ici de *dire des choses avec des mots*. Contrairement aux deux cas précédents où **R** ne se définissait strictement que par ce dont **f** est la forme, le présent cas se caractérise par le fait que **R** est ici en même temps une représentation *de quelque chose* (**Z**) qui lui est *extérieure*. S'ouvre dès lors la question de l'adéquation de la forme à la représentation dont elle est la forme. Cette représentation **R** rendue visible par la production de la forme **f** correspond à la *valeur référentielle* de <**f-R**>. Cette valeur peut se définir comme l'état de choses à quoi réfère <**f-R**>, à ce dont il s'agit à travers <**f-R**> (que nous notons **Z**) et renvoie à ce que nomme le terme anglais d'*aboutness* : ce dont il est question quand l'énonciateur dit ce qu'il dit. *Dire* est alors partie intégrante du fait que cet état de choses **Z** n'est pas réductible à ce que l'on peut en dire : d'autres dires, ou d'autres façons de dire, sont toujours possibles relativement à **Z**, de sorte que <**f-R**> *n'est pas stabilisé*, coexiste ou peut entrer en concurrence avec d'autres dires possibles <**f-R'**> susceptibles de compléter, moduler, rectifier (et qui à leur tour n'épuisent pas **Z**). *Invisible* correspond ici à ce qui échappe au visible susceptible de lui être conféré par une forme verbale. Nous verrons que c'est cette ouverture à d'autres dires possibles que met spécifiquement en œuvre *vouloir dire*.
- 35 Nous reprenons le même jeu de pondérations que précédemment.

1.2.3.1. Pondération sur la représentation R que la forme verbale f rend visible

36 Nous partirons de l'exemple :

Je vais te dire ce qui s'est passé : [...]

37 Il importe de distinguer un double niveau de ce à quoi correspond le complément de *dire*, à savoir la séquence *ce qui s'est passé*.

38 1° ce que produit le verbe *dire* avec les mots : < *ce qui s'est passé* >. Du point de vue du verbe *dire* (dont ces mots constituent le complément d'objet direct), seul ce niveau est directement pertinent : R est la représentation dont les mots < *ce qui s'est passé* > sont la forme (ce que nous notons <f-R>) et correspond à la valeur référentielle de *ce qui s'est passé*. Le propre de *dire* est de marquer, avec la mise en scène qui le caractérise, que < *ce qui s'est passé* > est dévoilé, exhumé de l'invisible, rendu appropriable partageable, manifeste à S. Comme nous l'avons souligné plus haut, cet énoncé se distingue de ce point de vue de : *voici ce qui s'est passé* qui n'a pas par lui-même cette valeur de *dévoilement*. *Dire* est apparentable à *dévoiler raconter, expliquer faire connaître verbalement...* ;

39 2° indépendamment du verbe *dire*, ce qui s'est passé (avec le cataphorique *ce*) constitue l'annonce de ce en quoi consiste ce qui s'est passé (le récit ou témoignage qui suit), les événements dont il s'agit (Z). Cela signifie que <f-R> référant à Z fait dans un deuxième temps l'objet d'une explicitation ;

40 *Dire* ne marque rien par lui-même de l'écart entre ce qui s'est passé dans les faits (dans le réel) et la représentation qui en est donnée sous la forme du témoignage / récit qui suit. Il est bien établi, que, de façon dissociable du verbe *dire* lui-même, un récit / témoignage n'est qu'une manière de rendre compte de Z : ce qui s'est passé n'est ni entièrement ni parfaitement récupérable à travers ce qu'on en dit ou peut en dire. On n'épuise jamais le monde en le décrivant (comme s'en est amusé par exemple Georges Perec dans *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*) ; et en même temps, on peut le décrire à travers des milliards « d'exercices de styles » (comme s'en est amusé non moins élégamment Raymond Queneau). <f-R> est partie intégrante de l'invisible⁷ d'un état de choses qu'il ne résorbe pas.

41 Mais si le verbe *dire* ne marque rien par lui-même de cet écart, il en est partie prenante et le met en œuvre en se composant à de multiples autres marques, au premier rang desquels, pour ce qui concerne cet article, *vouloir* dans la séquence *vouloir dire*. Nous ne mentionnerons ici brièvement que quelques figures de cet écart dans lequel s'inscrit et que peut contribuer à établir le verbe *dire*

1.2.3.2. Pondération sur la production d'une forme en tant qu'elle ne rend que partiellement ou imparfaitement visible un état de choses

1.2.3.2.1. Choix d'un mot parmi d'autres pour rendre compte d'un état de choses

42 *Dire* donne à voir la recherche de mots pour dire de façon adéquate le à dire qui se cherche à travers ce qui se dit : Il est - comment dire... ; comment dirais-je... ; je dirais... ; si l'on peut dire... ; oserais-je dire... ; disons... ; on va dire... un peu décalé. Décalé, oui, on peut dire les choses comme ça.

43 Ces emplois du verbe *dire* portent sur la forme du mot décalé pour rendre compte de ce qu'il est, de ce que ce mot tend à dire. Le mot « décalé » pourrait figurer entre guillemets,

l'expression entre guillemets à l'oral pouvant elle-même se substituer à ou coexister avec les expressions mettant en jeu le verbe dire marquant que l'assertion il est un peu décalé est un dire parmi d'autres possibles relativement à ce dont il est question. Sur ce point, les travaux de J. Authier-Revuz (1992, 2012) sur les emplois de dire dans les reformulations font référence.

1.2.3.2.2. Le rapport de <f- R> à Z est celui d'une nomination

- 44 *Dire* marque la production d'une nomination dont l'adéquation à ce qui est nommé (Z) est partielle, insuffisante, susceptible d'être remise en cause.

Ce soi-disant ami s'est vite révélé comme un dangereux pervers.

Les atomes crochus, ou plutôt les atomes dits crochus sont souvent voués à devenir de puissants répulsifs.

On dirait (on aurait dit) un lion.

- 45 Deux interprétations sont possibles : on ne sait pas s'il s'agit véritablement d'un lion / on sait qu'il ne s'agit pas d'un lion. L'adéquation n'est que partielle, incertaine ou décalée entre une forme et une représentation de quelque chose (de même que dans le feuillage, on peut voir des frondaisons qui à un moment donné évoqueraient par hasard un gendarme : *on dirait un gendarme*). Cet exemple marque l'utilisation d'une forme qui ne rend pas pleinement visible ce qu'elle est censée rendre visible. Il laisse ouverte la question de déterminer le visible que la forme *un lion* met en scène. Ce dont il est question n'est identifié comme *lion* qu'à travers la forme verbale *f* qui le donne à voir comme tel et d'autres formes *F* sont possibles relativement à ce dont il s'agit. Le conditionnel rend compatible le fait que *R* (*être lion*) est à la fois identifié et non pleinement visible en tant qu'objet du monde. L'ambivalence entre *f* et *F* et cette indifférenciation subjective permettent l'introduction de gradients d'indifférenciation : *on dirait vaguement un lion*.

1.2.3.2.3. Dire associé à un degré d'adéquation d'un mot à un état de choses Z

- 46 *Dire* marque un degré d'adéquation de <f-R> à l'état de choses Z.

Il s'est plutôt laissé aller, ces derniers temps. - C'est peu dire !

- 47 *C'est peu dire* manifeste un degré d'adéquation insuffisant de l'expression *se laisser aller* à ce qu'il en est dans les faits.

Tu as fini ? - Si on peut dire ! Il faut le dire vite !

- 48 L'enjeu est de passer vite sur la forme *finir* dans son adéquation du coup instable à la représentation correspondante de ce dont il s'agit.

Il n'a qu'à aller se rhabiller. On ne saurait mieux dire !

C'était une circonstance exceptionnelle. Même Paul est venu. C'est dire !

- 49 Cet exemple correspond à une pondération sur la façon dont le terme *exceptionnel* rend compte du caractère exceptionnel de la circonstance et dont il s'agit de marquer à quel point elle l'est.

1.2.3.3. Double pondération

- 50 *Dire* à la fois rend visible un état de choses et constitue un *commentaire* sur la forme rendue visible dans son adéquation à ce qu'elle rend visible.

- 51 C'est le cas par exemple lorsque *dire* explicite une distance entre l'état de choses et les mots qui en rendent compte. *Dire* marque que le rapport entre une forme verbale et un

état de choses relève d'un dire. Ce rapport est médiatisé par une certaine façon de rendre public ce dont il est question. Ces emplois mettent en jeu le sujet *on* :

Il vit, dit-on, dans une grotte ; On dit qu'il est un peu sorcier ; Il est un peu sorcier,
du moins est-ce ce qu'on dit.

2. Vouloir

- 52 S'agissant d'analyser le rôle du verbe *vouloir* dans la séquence *vouloir dire*, il importe de relever, en introduction à l'hypothèse d'une compositionnalité entre ces deux verbes que 1) la forme négative de *vouloir* apparaît quasiment obligatoire lorsque le sujet n'est pas un sujet humain : *Le moteur ne veut pas démarrer* ; *Le café ne veut pas passer* ; *Cette tache ne veut pas partir* ; *Le sommeil ne veut pas venir* ; 2) *dire* est le seul verbe possible dans le tour *ça veut* à la forme affirmative⁸.
- 53 Nous proposons la caractérisation suivante : *vouloir* marque
- 54 1) qu'un procès **q** fait l'objet d'une double construction relative à deux sites de construction disjoints :
- 55 - un site **S** où **q** est validé ;
- 56 - un site **a** (disjoint de **S**) où **q** est construit comme validable (validation de **q** non entérinée) ;
- 57 2) **q** ne peut être construit *en même temps* comme validable (relativement à **a**) et validé (relativement à **S**).
- 58 De la non coexistence simultanée possible entre **q** validé (**S**) et **q** validable (**a**) s'ensuit une double disjonction alternative : ou bien pour **q** validé en **S**, **q** est en même temps non validable en **a** ; ou bien pour **q** validable en **a**, **q** ne peut être validé en **S** que dans un temps distinct.
- 59 **(S) q // q q'**
- 60 **a**
- 61 - La position **S** est celle d'un sujet énonciateur. Nous verrons que **S** peut correspondre ou non au sujet syntaxique (C_o) de *vouloir*.
- 62 - La position **a** peut correspondre :
- 63 • à un site situationnel : un fait, un phénomène, un état de choses du monde (**Z**) ;
- 64 • à un sujet énonciateur **S'**. Nous insistons sur le fait que **S** et **S'** représentent non pas des locuteurs physiquement distingués, mais des *positions énonciatives*⁹.
- 65 Dès lors que **q** est validé dans la position **S**, la forme négative de *vouloir* ne peut correspondre qu'à la construction de **q** comme non validable relativement au site **a** (**q'** validé). Dans ce cas, **q** est à la fois validé relativement à **S** et non validable relativement à **a**.
- 66 On distingue deux cas selon que la construction première de **q** est celle relative à **S** ou à **a**.

2.1. La construction première est celle de *q* comme valable dans la position *a*

- 67 Dès lors que la construction première de *q* est relative au site *a*, *q* n'a de statut qu'en tant que valable (*q'* n'a pas de statut). Cette construction implique que relativement à *S*, *q* n'est pas (ou pas encore) validé.

2.1.1. Et le monsieur, qu'est-ce qu'il voulait ?

- 68 *S'* correspondant à *a* (le marchand) construit *q* (acheter quelque chose) comme valable en anticipant la construction de *q* (achat effectif) comme validé dans la position *S* (le client). La forme interrogative à l'imparfait¹⁰ permet la prise en compte des deux points de vue *S'* et *S* : le marchand « se met à la place » du client en construisant *q* comme valable pour *S*.

2.1.2. Quand tu veux !

- 69 On notera la singularité de cette séquence qui n'admet que le verbe *vouloir*. Contexte : *on n'attend plus que toi*.
- 70 *S'* (correspondant ici à l'énonciateur *S_o* de l'énoncé) construit *q* (faire ce dont il s'agit) comme valable relativement au fait que *q* n'est pas (encore) validé relativement à *S*.
- 71 La validation effective de *q* ne dépend que de sa construction dans la position *S* : il ne tient qu'au sujet correspondant à *S* de rendre *q* effectif à tout moment, *quand* introduisant une dimension temporelle.
- 72 Relèvent également de ce cas deux types d'emplois : 1) proposition : *On peut y aller demain, si tu veux* ; 2) ponctuant d'un discours (*si tu veux* est alors souvent proche de *en quelque sorte*) : *C'était un peu son deuxième père, si tu veux*. C'est bien l'énonciateur qui construit *q* (la proposition *c'était un peu son deuxième père*) comme valable, l'interlocuteur correspondant à *S* prenant le statut de valideur conditionnel et passif (emploi rhétorique).

2.1.3. Je ne veux pas y aller

- 73 Cet énoncé à la forme négative marque la non validation de *q* par *S* relative à la construction de *q* comme valable en /par *S'*. Cette non validation prend la valeur d'un refus. La construction de *q* comme non validé ne peut être première¹¹.

2.2. La construction première est la construction de *q* comme validé dans la position *S*

- 74 La construction de *q* comme validé en *S* implique sa construction conjointe comme non valable en *a*. Cette confrontation entre les deux constructions de *q* vaut aussi bien pour la forme affirmative que négative de *vouloir*.

2.2.1. Forme négative obligatoire

Le moteur ne veut pas démarrer. Le café ne veut pas passer. Cette tâche ne veut pas partir. Le sommeil ne veut pas venir.

- 75 Dans le cas précédent, la positivité de **q** était établie par sa construction comme validable relativement à **a**. Dans le cas présent, la positivité de **q** est établie par sa construction comme validé en **S**. *Vouloir* marque alors que **q** est nécessairement construit comme non validable relativement à **a**, ce que marque la forme négative obligatoire de *vouloir*. Relativement à **S**, *sommeil venir* est validé (le sujet correspondant à **S** « veut dormir ») ; relativement à **a** (*sommeil*), *venir* n'est pas validable. Il s'agit d'un cas où C_o correspond à **a**.

2.2.2. Forme affirmative

2.2.2.1. Je veux

- 76 Le fonctionnement de *vouloir* entraîne de fortes contraintes sur l'emploi de la forme affirmative de *vouloir* bien repérables dans le cas où **S** = *je* (C_o) au présent de l'indicatif.
- 77 On relève par exemple qu'un exemple comme *je veux dormir* implique un contexte du type : *laisse-moi tranquille* ; ou encore que la forme *je veux partir* implique que par ailleurs *partir* est construit comme non validable, **a** étant associé à un empêchement, un refus ou une interdiction (**S'**). On observe que cette séquence est nettement plus naturelle dès lors qu'est mentionnée une résistance ou un obstacle¹² : *mais c'est que moi je veux absolument y aller !* La forme nettement plus naturelle du conditionnel est assortie de la mention d'une contrariété : *je voudrais partir, mais cela s'avère hélas peu réaliste*.
- 78 La forme *je veux bien* est en revanche parfaitement naturelle. Elle marque une dissociation entre la construction de **q** comme validable (proposition) et comme validée (proposition entérinée).

2.2.2.2. Vouloir que

- 79 La forme complétive avec *je* comme C_o apparaît plus contrainte à la forme positive qu'à la forme négative.
- 80 Cette contrainte tient précisément au fait que la forme *je veux que q* construit en même temps, dans la seule position **S**, **q** comme validable et comme validé, ce qui est a priori incompatible avec le fonctionnement de *vouloir*. Cette contrainte ne peut être surmontée que par l'introduction de **S'** construisant **q** comme validable, ce qui explique que cette forme prenne valeur d'injonction : *je veux que tout soit en ordre pour ce soir*¹³.
- 81 Avec *il* comme C_o , le principe de la contrainte est identique, mais se traduit en particulier par la présence d'une clause restrictive correspondant à la construction de **q** comme non validable (relativement à **a** correspondant à *je*). Ex : *il veut que je parte demain, mais je n'en ai nulle envie*.

2.2.3. Vouloir et souhaiter

- 82 La double construction de **q** propre à *vouloir* entraîne différentes formes de tension qui constituent une différence essentielle avec *souhaiter*. *Souhaiter* marque la construction d'un *telos* valorisé par et pour un sujet qui accorde du prix à ce *telos*. L'accompli marque que la réalisation d'un procès correspond à l'atteinte d'un objectif : *J'ai souhaité le*

rencontrer personnellement marque que je l'ai effectivement rencontré. De son côté, *vouloir dans j'ai voulu le rencontrer* marque que *le rencontrer* est validée relativement à **S** dans la seule mesure où relativement aux faits (repère **a**) *le rencontrer* n'est pas validable, et donc ici non validé du fait du passé composé. Cela se traduit par une valeur d'échec : *j'ai voulu le rencontrer, mais il s'est dérobé*.

3. Vouloir dire

- 83 Il convient de ne pas confondre deux types d'emplois bien distincts de *vouloir dire* :
- 84 a) emplois de *vouloir dire* caractérisés par les critères suivants :
- 85 • *dire* met en jeu un **S** attributaire (explicite ou non) ;
- 86 • *vouloir dire* relève d'une composition immédiatement intelligible de *vouloir* et de *dire* : *dire* correspond à **q** (complément direct de *vouloir*) ;
- 87 • *vouloir* ainsi que *dire* sont remplaçables par une série d'autres verbes :
je veux (tiens à, me fais un devoir de, me dois de, souhaite, etc.) **te** dire (déclarer, prévenir, faire savoir, informer, etc.) clairement que les choses ne peuvent continuer ainsi ; ce que je veux dire aux Français, c'est que la peur n'est pas bonne conseillère ; voilà ce que je voulais vous dire...
- 88 • *vouloir* est associé à une intention ciblée de l'énonciateur sujet de *dire*.
- 89 On distingue deux cas :
- 90 - emplois de *je veux* (première personne du présent de l'indicatif), relativement contraints pour les raisons précédemment mises en avant avec l'analyse de *vouloir*.
- 91 - autres emplois :
Que voulais-je (te) dire ? (j'avais l'intention de dire quelque chose ; j'ai oublié où j'en étais).
Qu'a-t-il voulu (eu l'intention, cherché à) dire ?
- 92 Dans ces exemples, une intention est *prêtée* au sujet de *dire*. Peut notamment être mise en jeu la production d'un visible latent décelable dans un visible patent (valeur de *sous-entendu*).
- 93 b) emplois où *vouloir dire* (noté dans la suite VD) exclut un complément attributaire et où *dire* (comme *vouloir*) ne peut être remplacé par aucun autre verbe. VD apparaît alors comme un bloc figé, dont la question est de savoir s'il relève néanmoins d'une compositionnalité des deux verbes. Rappelons à cet égard le fait essentiel, noté en introduction, que *dire* est le seul verbe possible dans le tour *ça veut* à la forme affirmative, alors que toutes sortes de verbes sont possibles à la forme négative : *ça ne veut pas démarrer, pas marcher, pas venir*, etc.).
- 94 Ce sont ces emplois qui vont nous intéresser ici.
- 95 Le ressort essentiel de leur fonctionnement est le suivant : VD est associé à la *reprise* d'une première construction de **<f-R>** correspondant à ce qui est dit (rendu visible) dans un premier temps. Cette reprise vise à rendre visible autrement ce qui dans cette première construction ne l'est pas, ou qu'imparfaitement (ce qui reste à dire) par une autre construction **<f'-R'>**. C'est en ce sens que *vouloir dire* est associé à différents modes de *reformulation* par lesquels VD façonne la part d'invisible que recèle le visible de la forme verbale reprise. Du point de vue de *vouloir*, le dit de la première construction correspond à un *dit validé*, la seconde construction correspondant à un *dire validable*. Il importe de

souligner que c'est ce qui est dit dans un premier temps qui construit et définit ce qui est « à dire » et non l'inverse. *Dire* n'est donc aucunement la réalisation d'un *vouloir dire* qui lui serait préalable¹⁴.

- 96 Ce principe repose donc sur une compositionnalité entre les deux verbes. Nous avons vu que *vouloir* marque qu'un procès, ici le verbe *dire*, est construit d'un côté (S) comme validé et de l'autre (a) comme validable, ces deux constructions ne coexistant pas simultanément. De son côté, *dire* marque la production d'une forme verbale qui rend visible une représentation invisible en elle-même, en conférant un statut à cet invisible dont du visible émerge. Le propre de *vouloir dire* est de marquer un *écart* entre le visible et l'invisible que ce visible met en jeu à travers la construction d'un à *dire* autre (à rendre visible autrement). *Dire* est donc premier et nécessaire pour introduire les pôles de l'écart (entre validé et validable) que *vouloir* met en œuvre et dans lequel il s'inscrit. Insistons sur le fait que ces deux pôles n'existent pas indépendamment l'un de l'autre, puisque c'est le visible qui confère un statut à l'invisible dont il émerge d'une certaine façon et dans une certaine mesure. C'est *dire* qui construit ces deux pôles et c'est seulement dans un deuxième temps que le fonctionnement de *vouloir* est mis en œuvre, en marquant que le visible construit par *dire* est d'une part validé (ce qu'actualise *dire*) et d'autre part validable (à *dire*)¹⁵.
- 97 Le caractère « figé » de VD tient à ce que le C₀ de VD correspond toujours à la fois à S et à a (quelle que soit la nature de ces repères, comme nous allons le préciser), et donc toujours source à la fois du *dit* et du *à dire*.
- 98 Le rapport entre le dit validé produisant <f-R> et sa reprise par laquelle se construit du *à dire* autre <f'-R'> s'établit sous différents modes. On distingue trois cas selon la nature du sujet syntaxique C₀ (correspondant à la fois à a et S) de *vouloir dire*, renvoyant à trois types de rapport entre <f-R> et <f'-R'>. Ces rapports correspondent à trois pondérations : pondération sur l'altérité, pondération sur l'identité, double pondération.
- 99 1) Pondération sur l'altérité. C₀ renvoie à un *sujet énonciateur*.
- 100 <f-R> est une première construction correspondant à ce qui dans un premier temps est dit, c'est-dire rendu visible d'un invisible Z, R correspondant à une représentation de Z.
- 101 <f-R> fait l'objet d'une reprise qui vise à rendre visible autrement ce qui dans cette première construction ne l'est pas, ou ne l'est qu'imparfaitement et correspond à ce qui reste à dire de Z par une autre construction <f'-R'> : *Il n'est pas très sociable, je veux dire un peu décalé, un peu dans son monde ; on a rendez-vous mardi...euh... mercredi j'veux dire*. L'instance a correspond au sujet énonciateur qui coïncide avec S et renvoie d'un côté à la construction de ce qui est dit et d'un autre côté à celle d'un *à dire* consistant à dire autrement l'invisible dont émerge ce qui est dit.
- 102 2) Pondération sur l'identité. C₀ renvoie à une *forme verbale* (un mot). Dans ce cas, <f-R> correspond au sens (représentation interne) de cette forme, et <f'-R'> à une autre façon de donner une visibilité à ce sens (pour qui ce sens est non intelligible, non appropriable) : *que veut dire ce mot ?* Il s'agit de donner à voir la « même chose » (le « même » sens) à travers une forme différente.
- 103 3) Double pondération. C₀ correspond au marqueur *ça*, renvoyant à la reprise de ce dont il est question à travers une première assertion pour la constituer comme source de dit - à dire: *La lune est brouillée ; ça veut dire qu'il va pleuvoir*. *Dire* et VD sont construits en bloc dans l'actualisation que marque *ça*. La pondération même /autre est double en ce sens que *lune brouillée* et *il va pleuvoir* disent une seule et même chose, tout en disant des choses

radicalement différentes. <f-R> et <f'-R'> sont complémentaires (ils se complètent en formant un tout).

3.1. Pondération sur l'altérité. C_o renvoie à un *sujet énonciateur*

- 104 VD marque la *reprise* (réitérable) d'une première construction de <f-R> correspondant à ce qui dans un premier temps, est dit, c'est-dire rendu visible, d'un invisible Z (ce dont il s'agit), R correspondant à une représentation de Z. Cette reprise vise à rendre visible autrement ce qui dans cette première construction ne l'est pas, ou ne l'est qu'imparfaitement (ce qui reste à dire de Z) par une autre construction <f'-R'>. *Vouloir* marque que le sujet énonciateur source de construction de <f-R> (ce qui est dit de Z), construction validée, devient source de construction d'un visible autre de Z : <f'-R'>, construction validable¹⁶.
- 105 La reprise marque que c'est le même invisible Z (ce dont il est question) qui est en jeu, mais que celui-ci ne peut être rendu visible que par des formes différentes f, f', f'..., du même coup porteuses de représentations distinctes R, R', R''... qui fragmentent et *divisent* cet invisible commun Z (sans jamais le résorber).
- 106 Une conséquence est le caractère peu naturel de *je vois ce que tu dis*, à côté de la séquence très fréquente *je vois ce que tu veux dire*¹⁷. Ce qui est rendu visible est non pas ce qui est vu (dit), mais l'écart et la tension que génère *dire* entre ce qui est dit et ce qui reste à dire, entre le visible et l'invisible qu'il fragmente. *Je vois ce que tu veux dire* (*en disant ce que tu dis*) peut être ainsi glosé : je vois de quel invisible émerge ce que tu en donnes à voir de façon imparfaite. Je ne peux pas voir l'invisible dont ce que tu dis émerge, je peux seulement voir l'écart qui les sépare à travers ce qui est dit.
- 107 On distinguera deux cas selon que C_o correspond au sujet énonciateur (*je*) ou au co-énonciateur (*tu*). Dans les deux cas, C_o renvoie au même sujet énonciateur qui dit et veut dire, en deux temps distinct.

3.1.1. C_o correspond au sujet énonciateur

- 108 *Vouloir dire* correspond à la reprise et à la reformulation d'un dire en cours : il s'agit de *ce que je veux dire en disant ce que je dis* (*ou viens de dire*). Nous distinguerons trois cas :

3.1.1.1 J'veux dire *ponctuant*

Il n'est pas très sociable, j'veux dire un peu décalé, un peu dans son monde.

- 109 VD correspond à la reprise et à la reformulation d'un dire en cours : il s'agit de *ce que je veux dire en disant ce que je dis* (*ou viens de dire*).
- Bon, ben s'il y a en a deux de plus, on serrera un peu, j'veux dire, y a toujours un peu de place...
- Vous ne pensez pas que de nombreuses erreurs évitables ont été commises ? - Vous savez, dans le feu de l'action, j'veux dire, on n'a pas toujours le temps de prendre en compte tous les paramètres.
- 110 Cet emploi de VD comme *ponctuant* d'un discours (susceptible de dériver vers un tic oratoire) correspond à la construction en bloc dans le cours même de l'énonciation du dire *en train de se dire* (validé) et d'un à dire (validable) autre que ce qui est dit, et d'un écart entre les deux (*vouloir* dissociant construction validé / validable). Ce qui est dit (ce qui est en train d'être dit) est à lui-même sa propre reprise comme à *dire*, d'où, dans ce

cas, l'absence de marque de reprise : en validant <f-R> je construit, par reprise intégrée, <f-R'> validable (ouverture sur autre que <f-R>). VD s'inscrit dans une énonciation constitutive de sa propre relance énonciative.

3.1.1.2. Ce que je veux dire par là

- 111 Dans le cas précédent, il s'agissait d'un écart en train de se constituer entre *dire* et à *dire*. Il s'agit ici d'un écart établi à partir d'un dit validé qui fait l'objet d'une reprise marquée par *par là*. La préposition *par* dans *par là* marque que le *dire* précédent n'est que l'un des *dire*s possibles pour rendre Z visible. Au lecteur d'établir ce que l'auteur *veut dire par là*.

3.1.1.3. Reprise rectification

- 112 VD introduit non pas la modulation d'un *dire* repris, mais une rectification qui l'annule et s'y substitue : *On a rendez-vous mardi, euh... mercredi, j'veux dire.*
- 113 VD marque que *dire mardi* validé constitue *mercredi* comme validable. Le validable (ce qui est à *dire* correspondant ici à ce qui doit / devait être dit) se substitue à ce qui est construit comme validé dans un premier temps. Il y a la fois constitution et élimination d'un écart. Ce cas se distingue des précédents par l'emploi possible de l'imparfait.

3.1.2. C_o correspond au sujet co-énonciateur

- 114 Tu vois ce que je veux dire ? La glose serait dans ce cas : vois-tu / si tu vois de quel invisible émerge ce que j'en donne à voir de la façon que je le donne à voir. Un écart se constitue entre ce que je donne à voir de l'invisible avec mes mots et ce qu'avec ces mots tu peux de ton côté – de cet autre point de vue qui est le tien – construire comme validable, c'est-à-dire voir (t'approprier, comprendre) de cet invisible :
- Il ne faudrait pas me prendre pour un imbécile, je vais pas passer pour une poire, tu vois ce que j'veux dire ?
- Il n'est pas très sociable, un peu décalé, tu vois ce que j'veux dire...
- 115 Cet exemple peut s'interpréter de deux façons : 1) l'adéquation du mot *décalé* à l'état de choses auquel il renvoie est instable et susceptible de modulations à travers d'autres formes verbales ; 2) il marque un terrain d'entente entre locuteur et interlocuteur. Dans le premier cas, il s'agit d'une question ; dans le second d'une complicité qui peut être glosée par : *on se comprend.*
- 116 Quant à la forme *Il est un peu décalé, tu vois ce que ça veut dire*, elle relève du cas 3 *infra* et correspond à l'interprétation : *tu vois les conséquences qui sont à tirer, tu vois sur quoi débouche le fait d'être un peu décalé, tu vois quel est le complément qui s'impose pour rendre pleinement compte de la situation.*

3.2. Pondération sur l'identité. C_o correspond à une forme verbale

Que veut dire ce mot ?

Le mot *meek* veut dire humble.

- 117 Le VD du mot s'apparente au sens¹⁸ du mot. Le mot *mot* fait l'objet d'une reprise : il est question du mot dans le contexte gauche. Constituer ce mot comme source de VD signifie qu'il est d'un côté source de construction de <f-R> validé (correspondant à son sens

« interne ») et source de construction d'un sens autre (validable), destiné à une meilleure intelligibilité.

- 118 Une différence essentielle se fait jour avec le cas précédent où **R** était la représentation *de quelque chose qui lui était extérieur* (un « état de choses » **Z**) alors qu'ici, la représentation **R** ne se définit que par ce dont **f** est la forme, et n'a aucun statut en dehors de **f**, ce qui revient à établir une circularité par laquelle le mot dit ce qu'il dit, a le sens qu'il a.
- 119 Cette circularité par laquelle le mot rend par lui-même pleinement visible ce qu'il rend visible sans reste d'invisible ne laisse place au VD (au à *dire* autre <**f-R'**>) que relativement à la mise en jeu d'un sujet à qui cette visibilité propre au mot échappe (qui ne connaît pas ou qu'imparfaitement le sens du mot). L'introduction de <**f-R'**> à côté de <**f-R**> revient donc à introduire de l'invisible pour un sujet relativement au pleinement visible établi par le mot *en soi*. Le sens d'un mot en tant qu'il *veut dire* n'apparaît d'un côté strictement que dans et par sa forme et de l'autre par des reformulations qui, en visant à l'expliciter le déplacent, le transforment, l'altèrent : le sens n'apparaît que dans la *circulation* des reformulations.
- 120 La pondération est sur le *même* : il s'agit de dire « la même chose » mais autrement. En même temps, validé et validable sont irréductibles l'un à l'autre.
- 121 Notons qu'à côté des énoncés *Que (ou voyons ce que) veut dire ce texte ? / Que (ou voyons ce que) veut dire ce mot ?* tous deux possibles, il est également possible d'avoir : *Que (nous) dit ce texte ?* ou *Voyons ce (nous) dit ce texte* mais non : *? Que (nous) dit ce mot ?* ni *Voyons ce que (nous) dit ce mot*. Cela s'explique par le fait que *texte*, qui marque le passage du mot au discursif est une construction singulière à la différence de *mot* qui est une forme **f** munie d'une représentation **R** visible (i.e. son sens), appropriable / partageable de façon publique et supposée partageable (sujet à une définition sur lequel un accord commun est possible), comme le marque *on* dans la question : *Comment dit-on...*

3.3. Double pondération. Ça comme C_o de vouloir dire

- 122 Ce cas se caractérise par la reprise d'une première assertion par *ça* : *La lune est brouillée, ça veut dire qu'il va pleuvoir*

3.3.1. Ça

- 123 *Ça* renvoie à l'actualisation, dans le cadre de l'énonciation, de la mention de ce dont il s'agit (contextuellement, situationnellement), dans toutes ses composantes en bloc. *Ça* confère à ce à quoi il renvoie un mode de présence qui n'a d'autre détermination que celle que lui confère l'énonciation dans son actualisation.¹⁹

3.3.2. La lune est brouillée, ça veut dire qu'il va pleuvoir

- 124 *Ça* renvoie à la mention de ce dont il est question à travers *la lune est brouillée* et constitue cette assertion à la fois et en bloc comme *dire* (*la lune est brouillée* : <**f-R**>) et comme à *dire* (*il va pleuvoir* : <**f-R'**>). *Dire* et à *dire* forment un tout dans l'actualisation que leur confère *ça*, de sorte que *dire* et à *dire* sont *complémentaires* dans ce tout : *il va pleuvoir* n'est pas l'amendement, la modulation ou l'altération d'un *dire* mais ce qui en complétant ce *dire* *résorbe* le à *dire*. D'une certaine façon « tout est dit » dans le cadre de l'énonciation. Validé et validable sont autonomes et disjoints dans le même temps où *ça* les fusionne.

- 125 La pondération est double en ce sens que *lune brouillée* et *il va pleuvoir* disent une seule et même chose, tout en disant des choses radicalement différentes. <f-R> et <f'-R'> sont complémentaires (ils se complètent en formant un tout).
- 126 Du fait de la construction en bloc du *dire* et du *à dire*, cet emploi n'entre pas dans une dimension inter-énonciateurs. On peut parler du VD de ce dont il s'agit, ou par commodité de VD d'un état de choses.

Conclusion

- 127 Analysé en terme de compositionnalité, *vouloir dire* (VD) met en jeu une double articulation : d'une part entre deux constructions d'un même procès (*dire*) relativement à deux repères disjoints, constructions exclusives l'une de l'autre dans le même temps ; d'autre part entre ce que ce procès rend visible et l'invisible qu'il détermine en le donnant à voir partiellement et d'une certaine façon. VD marque que le visible validé (ce qui est dit) est indissociable d'une part d'invisible restant à valider (*à dire*, validable), mais que ces deux constructions sont établies en deux temps distincts, ce qui implique des jeux de reprises qui établissent entre ces constructions une pondération sur l'altérité, sur l'identité ou une double pondération.

Envoi

- 128 Claudine Normand n'aimait pas voir les sens multiples des mots enfermés dans quelque système de caractérisation ou de rationalisation suspecté par nature de les assécher et d'en brider le déploiement dont elle se plaisait au contraire à faire miroiter toute les richesses et les subtilités. Il se trouve que l'analyse ici proposée de *vouloir dire* relève précisément d'une tentative de caractérisation des deux verbes en jeu ainsi que de leur compositionnalité. En même temps, cette caractérisation cherche à rendre compte de la valeur reformulative de *vouloir dire* et, au-delà des mots eux-mêmes, de leur inscription dans le discours, au cœur des activités de *régulation*, *représentation*, *référenciation* dont elle a su discuter avec tant d'élégance et de profondeur avec Antoine Culioli²⁰, dans une permanente tension entre l'exigence de rigueur du raisonnement et l'émerveillement devant les incessantes et perpétuelles échappées du langage.

Citations

- 129 Clément Rosset (1976 : 117) :
- « Tout ce que peut faire le langage est de montrer combien il est impuissant à dire ce qu'il cherche à dire. On peut rattacher cette impuissance à un effet d'évaporation qui dissipe dans l'air la référence au réel aussi rapidement que fond le beurre sur une poêle surchauffée. »
- 130 Clément Rosset (1995 : 39) :
- « J'en reviens donc au « choix des mots », expression par laquelle je désigne ici à la fois la décision (inséparable à mon sens, je le répète, du fait de penser) et l'élection des vocables, des phrases, censés « manifester » cette pensée (alors qu'en réalité ils la constituent de toutes pièces). Ce dernier choix est essentiel, puisque de lui dépend non seulement la forme mais le contenu même de ce qui se donnera à lire et

à penser, - il n'y a d'ailleurs pas lieu, si l'on est en accord avec ce qui précède, de distinguer réellement entre forme et contenu, ni entre dire et penser. »

131 Louis De Bonald (1818 : 380) :

« Ainsi quand nous cherchons nos propres idées, nous ne faisons réellement que chercher les mots qui les expriment, puisque l'idée ne se montre à l'esprit que lorsque le mot est trouvé, et même les mots dont on se sert pour exprimer la correspondance des mots aux idées, *rendre, exprimer, représenter* signifient tout seuls que le mot nous *rend* l'idée que nous cherchons, et qui serait perdue sans l'expression qui la représente à l'esprit ».

BIBLIOGRAPHIE

- AUTHIER-REVUZ, J., 1995/2012, Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non coïncidence du dire, Limoges, Lambert-Lucas.
- AUTHIER-REVUZ, J., DOQUET, C., 2012, « 'Ce que je veux dire...' », Accompagnements métadiscursifs d'une défaite de la parole », dans C. Doquet et E. Richard (éds.), Les représentations de l'oral chez Lagarce, Paris, L'Harmattan, p. 17-64.
- CULIOLI, A., et NORMAND, C., 2005, Onze rencontres sur le langage et les langues, Paris, Ophrys.
- DE BONALD, L., 1818, Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales, Paris, Librairie d'Adrien Le Clère (troisième édition).
- DE VOGÜÉ, S., 1999, « Construction d'une valeur référentielle : entités, qualités, figures », Travaux linguistiques du Cerlico, 12, Presses Universitaires de Rennes, p. 77-106.
- DE VOGÜÉ, S., 2011, « La langue entre discours et cognition », dans M. AUDIFFREN et J. CHUQUET (éds.), Langage, Cognition et Société, Actes du colloque international d'octobre 2008 pour les 10 ans de la MSHS de Poitiers, Presses Universitaires de Rennes, p. 169-196.
- FRANCKEL, J.-J. et al., 2002, « Le lexique, entre identité et variation », Langue française, 133.
- FRANCKEL, J.-J., 2004, « Sentir, sens », dans R. Camus et S. de Vogüé (éds.), Linx, 50, Université de Paris X-Nanterre, p.103-124.
- FRANCKEL, J.-J. et LEBAUD, D., 2006, « Forme », dans Antoine Culioli, Un homme dans le langage, Ophrys, p. 332-357.
- FRANCKEL, J.-J., 2015, « Dire », dans Dire et ses marqueurs, Langue Française, 186, Larousse, p.87-102.
- GAULMYN (de), M.-M., 1986, « Sur les verbes de parole. Dire, demander, proposer », dans S. RÉMI-GIRAUD, S. et M. LE GUERN (éds.), Sur le verbe, Lyon, PUL, p. 307-357.
- GOLDSCHMITT, S. et LANDVOGT A., 2008, « Vouloir citationnel. Chronique du changement métonymique d'un verbe modal français », Diachronie, histoire de la langue, dans J. Durand, HABERT, B. et LAKS, B. (éds.), DOI 10.1051/cmlf08255, Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF 08, Institut de Linguistique Française, ISBN 978-2-7598-0358-3.

GÓMEZ-JORDANA, S., 2009, « Comparaison hypothétique, mise à distance et reformulation ; étude diachronique et polyphonique du marqueur comme qui dirait », *Cahiers de lexicologie*, 95/2, p. 83-114.

MERLEAU-PONTY, M., 1979, *Le Visible et l'Invisible suivi de Notes de travail*, Édition de Claude Lefort, Collection Tel (n° 36), Paris, Gallimard.

MILNER, J. et MILNER, J.-C., 1975, « Interrogations, reprises, dialogue », dans J. Kristeva, J.C. Milner et N. Ruwet, (éds.), *Langue, discours, société. Pour Émile Benveniste*, Seuil, p. 122-148.

PAILLARD, D., 2009, « Prise en charge, commitment ou scène énonciative », *Langue française*, 162, p. 109-128.

ROSSET, C., 1976, *Le réel et son double*, Paris, Gallimard.

ROSSET, C., 1995, *Le choix des mots*, Paris, Editions de Minuit.

NOTES

1. Je suis redevable à Rémi Camus de ses pénétrantes remarques sur une version précédente de cet article.
2. Nous soutiendrons ici que le « figement » par lequel on peut appréhender un emploi oral de *j'veux dire* ponctuant un discours, tel que : *Il n'est pas très malin, il ne faut pas trop lui demander, j'veux dire...* n'échappe pas à une analyse en terme de compositionnalité, dont il correspond à un degré particulier.
3. Cette caractérisation et son explicitation reprennent celles données par Franckel (2015).
4. Ce métaterme fait écho à l'étymologie du verbe *dire* qui remonte à la racine indo-européenne *deik, dik*, renvoyant à l'acte de montrer, de désigner, de donner à voir, d'attirer l'attention. Pour Levinas dans *Le visage de l'autre*, « l'acte de désigner place les choses dans la perspective d'autrui ». Le terme *accessible* eut également été possible, mais source d'autres difficultés. Le terme de *visible* finalement retenu peut faire écho à l'ouvrage de Merleau-Ponty (1979).
5. Dans un exemple comme *Pierre, ça me dit quelque chose*, ça marque que le déclencheur est événementiel. On voit immédiatement la différence avec : *Chut ! Jean me dit quelque chose* (qui relèverait du cas 1).
6. Sur ça, cf. *infra* § 3.3.1. ainsi que la note 18.
7. Un rapprochement de *invisible* avec *indicible* ne s'avère pertinent que dans les cas particuliers où se trouve en jeu ce qui par l'intensité de sa beauté ou de son horreur échappe à toute verbalisation.
8. Cette remarque ne vaut que pour ça « impersonnel », sans prise en compte des cas où ça désigne de façon péjorative une entité humaine (*ces gens-là, ça se croit tout permis*), ni de certains régionalismes (*Ça veut pleuvoir*) où de plus peut jouer une assonance entre *veut* et *va*.
9. Sur ce point, cf. Paillard (2009).
10. L'imparfait met en jeu deux repères, temporels ou subjectifs pour un même procès construit indépendamment de l'assignation de ces deux repères.
11. Cette contrainte peut être rapprochée de la thèse de Socrate (dans le *Gorgias*) selon laquelle il ne saurait y avoir de volonté négative.
12. L'exemple mis en avant sans autre forme de procès ni de commentaire par Goldschmitt et Landvogt (2008) : *Elle veut ressembler à Jeanne d'Arc* appelle plutôt le conditionnel ou une suite du type : *mais n'est pas Jeanne d'Arc qui veut* : la possibilité de valider *ressembler à Jeanne d'Arc* ne va pas de soi (elle se heurte à du non validable).

13. Un principe comparable (quoique débouchant sur une interprétation très différente) se retrouve avec l'expression *pourquoi veux-tu que q* ? signifiant : *il n'y a aucune raison pour que q* : *Pourquoi veux-tu qu'il aille à l'hôpital ?* La glose peut-être ainsi formulée : *en disant ce que tu (S) dis, tu construis q comme valide, et de mon point de vue (So) q n'est pas valable*. Le point essentiel de cet exemple est le décrochement sur un dire qui permet la double construction de *q* comme valide et comme non valable. Sur cette expression, cf. Milner et Milner (1975).

14. Ce fonctionnement contredit l'intuition selon laquelle *vouloir dire* se situerait dans un amont psychologique et intime auquel *dire* permettrait de donner corps.

15. Du point de vue de la compositionnalité en question, *vouloir dire* peut s'analyser comme « dire vouloir » ou comme « dire – vouloir dire ».

16. *R* est représentation de quelque chose d'extérieur au dire. De même que *vouloir dire* n'est pas premier par rapport à *dire*, de même l'invisible *Z* (l'état de choses en question, ce dont il s'agit) n'est pas premier par rapport à la construction de *<f-R>* et de *<f'-R'>*. Il n'y a pas d'un côté le visible, et de l'autre l'invisible, les deux sont solidaires. Visible et invisible ne sont nullement symétriques. Cette absence de symétrie peut être rapprochée de celle qui caractérise *quelque chose* et *rien*. De même que *rien* n'a de statut qu'à travers *quelque chose*, l'invisible n'a de statut qu'à travers le visible qui lui donne forme et par la même le fragmente et le réduit. Ce n'est pas quelque chose qui provient de rien, c'est rien qui se conçoit à partir de quelque chose. Le à *dire* et le *dit* que met en œuvre *vouloir dire* ne se situent pas sur deux plans indépendants. On ne conçoit l'invisible qu'à partir du visible de même qu'on ne conçoit rien qu'à partir de quelque chose. L'invisible se construit à partir du visible comme l'excédant et l'enveloppant.

17. Ce caractère peu naturel est encore renforcé avec la forme interrogative : *Tu vois ce que je dis ?*

18. Je propose la caractérisation suivante du mot *sens* : le sens de quelque chose est le déclencheur chez un sujet d'une représentation de ce quelque chose que ce sujet s'approprie. Sur le mot *sens*, cf. Franckel (2004).

19. Cette formulation fait écho à celle de Paillard, à *paraître* (Polycatégorialité et sémantique discursive), selon laquelle *ça* vient de *ce + là* : il marque la reprise en bloc d'une situation (donnée contextuellement ou correspondant à la situation en cours) dans l'espace intersubjectif. D'où la glose suivante : « *Ça* désigne ce dont le locuteur parle comme étant présent contextuellement / situationnellement mais qui n'a pas d'autre identité que celle de désigner ce que le locuteur veut dire à son interlocuteur – à charge pour l'interlocuteur de se l'approprier ou non, cela ne dépend que de lui ».

20. Cf. Culioli, et Normand (2005).

RÉSUMÉS

Cet article part d'une analyse des verbes *vouloir* et *dire* pour dégager ce qui dans l'expression *vouloir dire* relève d'une composition de ces deux verbes, y compris dans les trois types de cas où elle forme un bloc « figé » (où ni *vouloir* ni *dire* ne peuvent être remplacés par un autre verbe), tels que les illustrent les exemples 1) *Il y a un moment où il faut savoir arrêter, j'veux dire* ; 2) *Le mot meek veut dire humble* ; 3) *La lune est brouillée, ça veut dire qu'il va pleuvoir*. L'article montre que les deux verbes y font pleinement jouer leur identité.

INDEX

Mots-clés : vouloir, dire, composition, reformulation, signification

AUTEUR

JEAN-JACQUES FRANCKEL

Université Paris Nanterre